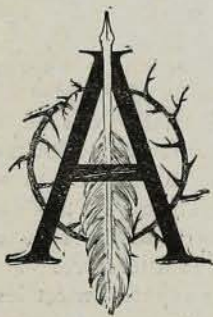




## LES FEMMES D'ESPRIT AU XVIII<sup>e</sup> SIÈCLE



AINSI que je vous l'ai promis, mesdemoiselles, voici venir, après les dames des salons, les dames des livres et de la science. L'espace ne permettra pas de vous donner d'elles autre chose qu'une légère esquisse, mais cela suffira pour vous montrer à quels titres les femmes auteurs du XVIII<sup>e</sup> siècle ont mérité d'occuper une place honorable dans notre histoire littéraire.

### LES ÉCRIVAINS

MADAME DE STAAL-DE LAUNAY

(1684-1750)

Marguerite-Jeanne Cordier de Launay, fille d'un peintre mort en exil, fut une enfant prodige : elle avait un peu plus de deux ans que déjà elle faisait de petits discours qu'on érigeait en bons mots « eu égard à son âge ». Elle le déclare elle-même avec franchise, en ajoutant que « cela se peut dire sans vanité, puisqu'on voit des enfants qui ont passé pour des prodiges d'esprit devenir des prodiges de sottise. »

Mlle de Launay ne fut pas dans ce cas : ses heureuses dispositions se développèrent dans un milieu intelligent, et la jeune fille justifia amplement les espérances qu'avait fait concevoir l'aimable enfant. Élevée dans un couvent de Rouen où on l'entoura de la plus tendre affection, elle y régna en petite souveraine, dans une grande liberté,

et en se livrant aux études les plus variées, y compris même les sciences et la philosophie.

Ces belles et riantes années de sa première jeunesse lui ont fait dire au début de ses *Mémoires* : « Il m'est arrivé tout le contraire de ce qu'on voit dans les romans, où l'héroïne, élevée comme une simple bergère, se trouve une illustre princesse. J'ai été traitée dans mon enfance en personne de distinction ; et par la suite je découvris que je n'étais rien et que rien dans le monde ne m'appartenait ».

Lorsqu'elle eut le malheur de perdre les respectables amies qui avaient eu soin de son éducation, et qui l'avaient gâtée à force de l'aimer, elle en ressentit la plus profonde affliction. Elle leur devait tout et demeurait sans aucunes ressources. Des personnes auxquelles elle avait inspiré de nobles sentiments voulurent lui venir en aide ; mais elle repoussa toutes les offres, et résolut fermement et fièrement ou de souffrir la misère ou de chercher la servitude.

Grâce à la protection de la duchesse de La Ferté et à l'appui de M. de Malézieu, elle entra comme femme de chambre auprès de la duchesse du Maine, qui ne paya jamais (et cela durant quarante ans) que par une ingratitude dédaigneuse et tyrannique un dévouement parfois sublime. Au moment où fut découverte la conspiration de Cellamare, on la menaça d'être enfermée pour toujours à la Bastille si elle ne faisait pas de révélation. « Eh bien, messieurs, dit-elle à ses juges, c'est un établissement pour une fille telle que moi, qui n'a pas de bien ». Après deux années de captivité, qu'elle sut embellir à sa manière, même en gagnant le cœur de son gardien, l'honnête M. de Maisonrouge, elle revint à Sceaux et en-



dura de nouveau, quoiqu'elle fut élevée aux honneurs de dame de compagnie, les dédains qu'on a pour la valetaille. « Il est vrai, dit-elle, qu'en prison on ne fait pas ses volontés ; mais aussi on n'y fait pas celles d'autrui ; c'est au moins la moitié de gagné ».

M<sup>lle</sup> de Launay faillit épouser Dacier, devenu veuf ; c'était, au gré du savant helléniste, la seule femme avec laquelle il put vivre sans offenser la mémoire de M<sup>me</sup> Dacier. Mais la duchesse ayant refusé son consentement, la dame de compagnie, toujours docile, dut se laisser marier à un vieil officier suisse, le baron de Staal, qui consentit « sous promesse d'avancement, dit-elle, à épouser une femme sans naissance, ni bien, ni beauté, ni jeunesse », (elle avait alors cinquante et un ans), et que le duc du Maine nomma maréchal de camp de sa garde. Cette union, du reste, fut paisible, et la baronne de Staal put avoir un petit cercle à l'ombre de la cour de la duchesse ; ce qui fit dire à celle-ci : « Je veux des femmes pour me servir et non pour faire académie. » On se rappelle à ce propos la charmante comparaison que fournit à M<sup>lle</sup> de Launay la géométrie, qu'elle avait étudiée à l'époque où elle étudiait tant de choses. Un jeune seigneur la reconduisait chez elle chaque soir ; il y avait une place à traverser, et pendant longtemps il en suivit les côtés. Une fois, il la traversa par le milieu : « D'où je jugeai, dit-elle, que son amour était au moins diminué de la différence de la diagonale aux deux côtés du carré ».

Ses *correspondances* non plus que ses petites comédies, *L'Engouement* et *La Mode*, ne lui auraient pas acquis la célébrité ; mais elle doit à ses *Mémoires* d'occuper une place distinguée dans notre histoire littéraire. Ils présentent le tableau finement dessiné des personnages, des mœurs, du ton, des misères, des agréments, des calculs, des fêtes de cette cour de Sceaux où régnait et s'agitait cette petite princesse remuante et intrigante, cette poupée du sang, si hostile au régent. Ces *Mémoires* sont l'œuvre d'un esprit supérieur et délicat comme d'un cœur éprouvé par les souffrances de l'amour-propre. Ce qui frappe dans cet ouvrage où respire la sincérité, c'est le ton presque toujours enjoué, quoique le fond soit souvent mélancolique.

Dès leur apparition (1755), les *Mémoires* eurent un prodigieux succès de nouveauté. On y trouva une touche fine et légère, des réflexions neuves, ingénieuses et vraies, un naturel et une chaleur également soutenus. L'auteur avait eu le secret de rendre intéressants les plus petits détails, tout en possédant l'art de ne dire que ce qu'il faut et de le dire toujours avec goût.

La duchesse du Maine était morte depuis deux ans lorsque parurent les *Mémoires* ; on le regrette. Il eût été piquant que cette princesse, qui avait d'elle-même une si parfaite opinion, pût se voir peinte sous ses véritables traits. Ça et là, elle se

fut écriée : « L'ingrate ! ou : la méchante ! » Mais au fond du cœur, elle se fut reconnue.

## MADAME DE GRAFFIGNY

(1694-1758)

Françoise d'Issembourg d'Apponcourt était née à Nancy et descendait par sa mère du célèbre graveur Jacques Callot. Mariée à un homme violent, chambellan du duc de Lorraine, elle en fut séparée juridiquement. Cet homme dur et cruel, Hugues de Graffigny, dont elle devait honorer le nom en prenant place dans le monde des lettres, lui fit subir de si épouvantables traitements qu'il mit plusieurs fois sa vie en danger. Un soir, à Cirey, M<sup>me</sup> de Graffigny fut amenée à raconter l'histoire de sa vie de martyre ; or, le récit fut si touchant que Voltaire fondit en larmes. On s'explique que cette pauvre victime ait dit après avoir tant souffert : « Les malheurs m'ont rendu l'âme si noire que je ne sens plus le plaisir ; je ne fais que le penser ».

Après avoir été pendant quelque temps la commensale de Voltaire au château de Cirey, M<sup>me</sup> de Graffigny, qui n'avait aucune fortune, s'attacha à M<sup>lle</sup> de Guise, qui allait épouser le duc de Richelieu, et qui montait sa maison. A l'âge de quarante-neuf ans, elle suivit la duchesse à Paris où elle ne tarda pas à se distinguer dans la société par son esprit et son goût pour la littérature.

L'ouvrage auquel elle doit sa réputation est les *Lettres d'une Péruvienne* (1746), roman épistolaire qui, malgré ses invraisemblances, fut très bien accueilli. C'est le premier roman par lettres qui ait paru en France, puisque les *Lettres Persanes* (1721) « le plus profond des livres frivoles », ne sont pas un roman, et que *La Nouvelle Héloïse* ne parut qu'en 1759. On est quelque peu surpris d'entendre dire aux contemporains que cet ouvrage « immortalisera » la mémoire de l'auteur, car il est depuis longtemps tombé dans l'oubli. Les *Lettres d'une Péruvienne* dont l'objet principal est, comme dans les *Lettres Persanes*, de présenter la critique de nos mœurs, de nos institutions et de nos inégalités sociales, ont eu le mérite, au moment de leur apparition, de suggérer à Turgot des considérations critiques de l'ordre le plus élevé.

Une œuvre qui ne devait pas non plus conduire son auteur à l'immortalité, mais qui fut très applaudie, c'est un drame en cinq actes et en prose intitulé : *Cénie*. C'était, aux yeux de Rousseau, une charmante pièce, et cet éloge pouvait n'être pas suspect, car il avait eu à se plaindre de l'auteur, comme de tant d'autres. Selon Grimm, *Cénie* était le triomphe de la vertu, le temple des mœurs, l'école du sentiment le plus pur, le plus digne d'intéresser les belles âmes. En un mot, ce roman en action, ainsi l'appelait-on, devait plaire aussi

longtemps que la vertu et les sentiments auraient des droits sur le cœur des hommes.

Malheureusement, ce chef-d'œuvre fut suivi d'un autre drame, *La Fille d'Aristide*, qui, aux yeux des mêmes juges, était aussi plat, aussi froid, aussi mal intrigué que possible, et fut outrageusement sifflé. On prétendit que M<sup>me</sup> de Graffigny en était morte de dépit : « Elle me lut sa pièce, raconte l'abbé Voisenon ; je la trouvai mauvaise et elle me trouva méchant. La pièce fut jouée : le public mourut d'ennui et l'auteur de chagrin ».

Les lettres que M<sup>me</sup> de Graffigny écrivit de Cirey à ses amis de Lorraine, et qui contiennent des détails curieux sur l'intérieur de Voltaire à Cirey, ont été recueillies en 1820 sous le titre *Voltaire à Cirey*. Ces lettres sont peut-être ce qui caractérise le mieux le genre d'esprit de M<sup>me</sup> de Graffigny. Elle est si charmée au début de son séjour qu'elle s'écrie : « Non, il n'y a rien de plus joli ; tout ici est délicieux et enchanté ». A la longue, tout ne fut pas aussi charmant : à force d'écrire sur ce qui se passe chez les autres, on finit par commettre des indiscretions, ou tout au moins par en avoir l'air. Il en fut ainsi à Cirey : les hôtes crurent avoir lieu de se plaindre ; on s'expliqua, on se refroidit, et finalement on se sépara.

M<sup>me</sup> de Graffigny n'était ni gracieuse ni aimable dans le monde ; elle avait le ton lourd et commun ; elle n'avait sa valeur que dans l'intimité, là où ses défauts disparaissaient, disent ses amis, à mesure que sa tête s'échauffait. Elle avait pu vivre à Paris, non sans faire quelques dettes, grâce à une petite pension de la cour de Lorraine, et à une rente de 1,500 francs que l'empereur d'Autriche lui avait assurée en remerciement d'une série de petites comédies enfantines que lui avait demandées Sa Majesté pour être jouées par les princesses de la cour.

#### MADAME RICCOBONI

(1714-1792)

Marie-Jeanne Laboras de Mézières naquit à Paris d'une famille originaire du Béarn, que le système de Law avait ruinée. Orpheline fort jeune, elle fut élevée par une tante qui lui laissa une grande liberté. Quelques succès qu'elle obtint en jouant la comédie de société la décidèrent à embrasser la carrière du théâtre, où son mari, Antoine Riccoboni, n'avait pas dépassé les limites de la médiocrité, ni comme auteur ni comme acteur.

Elle-même ne réussit guère sur la scène, bien qu'elle passât les jours et les nuits à l'étude de ses rôles, et qu'elle eût à elle seule plus d'esprit, de finesse et de goût que toute la troupe italienne. Sa vocation n'était pas là. Malheureuse aussi dans son ménage, elle demanda des consolations aux lettres, et elle ne tarda pas à se placer au premier

rang parmi les romanciers de son temps par l'*Histoire du marquis de Cressy* et les *Lettres de Julie Cotesby*. Le succès fut tel qu'on eût d'abord quelque peine à croire qu'elle en était l'auteur. Le roman qu'elle publia ensuite, *Lettres de Miss Fanny Butter* fut regardé comme l'histoire de ses propres chagrins. Ses autres ouvrages, et surtout *Ernestine*, qui passe pour son chef-d'œuvre, sont conçus avec beaucoup d'art, de sentiment et d'intérêt. « En général, dit La Harpe, ses idées sont fines, ses peintures vraies ; son style est soigné, élégant et précis ; peu de femmes ont pensé avec autant de délicatesse, et écrit avec autant de goût ». Cet éloge appelle un correctif : le style de M<sup>me</sup> Riccoboni manque de simplicité ; il est un peu trop surchargé d'épithètes et d'exclamations. Elle essaya, non sans succès, de montrer que le style de Marivaux n'était pas inimitable en donnant une suite au joli roman de *Mariane*. Habile à imiter, elle emprunta aussi à Fielding le sujet de *Amélie Booth*, en le rendant à la fois moins long et plus intéressant.

Les œuvres de M<sup>me</sup> Riccoboni n'échappèrent pas à la critique. Elle y fut très sensible et ne cacha pas son indignation : « Si un coquin cassait les vitres d'une blanchisseuse, le commissaire en ferait justice ; on m'ôte mon ouvrage, on m'insulte et personne ne dit mot ». Elle oubliait que bon nombre de contemporains n'avaient pas été plus qu'elle à l'abri des morsures de l'envie.

La Révolution lui ayant enlevé une petite pension qu'elle recevait de la cour, cette personne si digne d'un meilleur sort par ses talents, ses travaux et son caractère, serait tombée dans la misère, malgré ses efforts et la sévère économie qui présidait à sa vie, si la mort n'était venue bientôt lui en épargner les tristesses. Elle avait alors soixante-dix-huit ans.

#### MADAME D'EPINAY

(1725-1783)

Louise-Florence Pétronille Tardieu d'Esclavelles, fille d'un ancien officier tué au service du roi, épousa dans sa vingtième année, son cousin, M. d'Épinay, l'aîné des fils de M. de La Live de Bellegarde, fermier général. Par malheur, ce mari était un homme de plaisir, un dissipateur dont les procédés extravagants et la mauvaise conduite entraînèrent une séparation. Ainsi que M<sup>mes</sup> de Graffigny et Riccoboni, M<sup>me</sup> d'Épinay était destinée à connaître de bonne heure les déceptions et les amertumes d'un mariage malheureux. Aussi, écrivit-elle : « La vie est une bien mauvaise chose pour les âmes sensibles ; elles sont entourées de cailloux qui les choquent et les froissent sans cesse ».

M<sup>me</sup> d'Épinay, dans sa première jeunesse, était une femme jolie et spirituelle, qui, dix ans après

son mariage, donnait ainsi son portrait : « Je ne suis point jolie, je ne suis cependant pas laide. Je suis petite, maigre et très bien faite. J'ai l'air jeune, sans fraîcheur, noble, doux, vif, spirituel et intéressant. Mon imagination est tranquille. Mon esprit est lent, juste, réfléchi, sans suite. J'ai dans l'âme de la vivacité, du courage, de la fermeté, de l'élévation et une excessive timidité. » Elle ajoute à l'instigation de Rousseau : « Je suis vraie sans être franche. » Voltaire, qui prisait haut son esprit, disait d'elle : « C'est un aigle dans une cage de gaze. »

Plus elle avança dans la vie, plus Mme d'Épinay devint une femme de mérite. On en trouve la preuve dans ses *Mémoires*, dans sa correspondance et dans son ouvrage couronné par l'Académie française : *Les Conversations d'Émilie*, qu'elle écrivit avec autant de cœur que de réflexion, et qui contient les notions les plus utiles à l'enfance. Ses premiers ouvrages : *Mes Moments heureux* (1752) et *Lettres à mon fils* (1758), parus à Genève, sont depuis longtemps oubliés. Le talent d'écrivain de cette femme célèbre se révèle surtout dans ses lettres ou badines ou sérieuses, pleines de grâce et de finesse, à Voltaire, Buffon, Diderot, Rousseau, d'Alembert, Grimm, Richardson et l'abbé Galiani, qui s'écria, en apprenant la mort de sa fidèle correspondante : « J'ai tout perdu. »

C'est à son affection pour J.-J. Rousseau que Mme d'Épinay doit, sinon sa célébrité, au moins sa popularité. Elle témoigna longtemps, avec une ingénieuse délicatesse, à celui qu'elle appelait son ours, l'attachement le plus dévoué. Elle lui fit bâtir (1755), à côté de son parc de La Chevrette, dans la vallée de Montmorency, la petite maison connue sous le nom de l'*Ermitage*. Mais le mauvais caractère du philosophe morose fit dégénérer leur amitié en une haine violente, et Rousseau ne parla plus de sa bienfaitrice que pour la calomnier.

#### MADAME DE GENLIS

(1746-1830)

Stéphanie-Félicité Ducrest de Saint-Aubin fut reçue chanoinesse au chapitre noble d'Alix, près de Lyon, à l'âge de sept ans, sous le nom de comtesse de Bourbon-Lancy, nom dont son père avait acquis le marquisat. Elle fit preuve d'une telle précocité d'esprit que lorsqu'elle vint à Paris, à l'âge de douze ans, elle était déjà une petite personne remarquable, surtout comme virtuose : musette, clavecin, viole, mandoline, guitare, elle jouait de tout à merveille, et particulièrement de la harpe, instrument dont plus tard, avec son adresse naturelle, elle perfectionna le doigté.

Ses parents ayant été ruinés, elle se fut trouvée sans ressources si le fermier général, La Popeli-

nière, n'eut offert un asile chez lui à Mme Ducrest et à sa fille. Lancée dans le monde, elle rencontra bientôt nombre d'admirateurs, et entre autres le comte Bruslart de Genlis qui, séduit par son esprit et sa beauté, l'épousa, bien qu'elle n'eût encore que seize ans. Présentée au Palais Royal, elle y entra comme l'une des dames de la duchesse de Chartres (mère de Louis-Philippe); elle y eut tous les succès, excitant tour à tour l'envie et l'admiration, et le duc de Chartres, sur qui elle exerça une grande influence, la nomma *gouverneur* de ses enfants. Elle émigra en 1792, et son mari, dont elle était séparée depuis déjà quelques années, mourut sur l'échafaud avec les Girondins (sous le nom de Sillery, celui de la terre dont il avait hérité de la maréchale d'Estrées, sa parente).

Rentrée en France après le 18 brumaire, Mme de Genlis fut accueillie et traitée avec faveur par le premier consul qu'elle initia, lorsqu'il fut empereur, aux usages et à l'étiquette de la cour, « ce lieu, a-t-elle écrit, où l'on a le moins de scrupules sur le fond des actions, et le plus de délicatesse sur les apparences. » Tenue à l'écart par Louis XVIII, qui détestait tout ce qui avait appartenu à la maison d'Orléans, elle mourut en 1830, quelques mois après avoir vu monter sur le trône celui de ses élèves, Louis-Philippe Ier, à qui elle avait déconseillé, sous le Directoire, alors qu'il n'était encore qu'un jeune homme de vingt-trois ans, de prétendre à la royauté. « Vous avez de l'instruction, des lumières et mille vertus, lui avait-elle dit en terminant sa lettre; chaque état demande des qualités particulières, et vous n'avez point celles qui font les grands rois. »

Mme de Genlis était surtout deux choses; femme auteur et pédagogue. Sa double vocation était d'écrire et d'enseigner, de donner des conseils ou de dicter des préceptes. Elle raconte, dans ses *Mémoires*, qu'à l'âge de six ans elle faisait la leçon, du haut de son balcon, aux petits paysans du village, et qu'elle apprenait la harpe à la fille d'une laitière. « Elle ne perdit jamais, dit Sainte-Beuve, l'habitude de traduire en livres, en romans, en leçons, tout ce qui s'offrait à elle. Tout lui était matière à écrire ou à faire un traité. » Si elle eut joint l'élévation de l'âme à son savoir et à son habileté, l'amour de la vérité et de la droiture à son activité politique et littéraire, elle eût été vraiment une femme supérieure.

Quoique Mme de Genlis soit morte très vieille, elle a produit plus de livres qu'elle n'a vécu d'années; elle est morte à quatre-vingt-quatre ans et elle n'écrivit pas moins de cent volumes.

Son libraire lui seul connaît tous ses écrits.

a dit Marie-Joseph Chénier dans une satire où il s'est joint à tous ceux qui ont assailli de leurs épigrammes la pédante qui s'était déchaînée avec fureur contre les philosophes du XVIII<sup>e</sup> siècle, ainsi qu'on en voit un dernier exemple dans un

gros factum publié en 1822 : *Les Dîners du baron d'Holbach*.

Les ouvrages de Mme de Genlis, qu'il ne faut pas entreprendre d'énumérer, sont ou des livres d'éducation, tels que *Le Théâtre à l'usage des jeunes personnes*, *Le Théâtre de société*, *Les Veillées du château*, *Adèle et Théodore*, et *Lettres sur l'éducation*, renfermant des principes pour tous les genres d'éducation qui conviennent aux princes, aux jeunes hommes et aux jeunes filles, ou des romans, tels que *Mademoiselle de Clermont*, qui passe pour son chef-d'œuvre ; ou des romans historiques, comme *La Duchesse de la Vallière*, *Madame de Maintenon*, *Mademoiselle de La Fayette*, ou enfin ses *Mémoires*, dix volumes singulièrement diffus, où les convenances ne sont pas toujours observées, sur ce qu'elle a vu, fait, ou déjà dit, et sur les charmes de son esprit.

Mais si Mme de Genlis ne restera pas comme écrivain, elle laissera le souvenir de ce qu'elle fut comme éducatrice. Écrire ne fut que sa manie, enseigner et diriger fut sa réelle valeur. Lorsqu'elle reçut le titre de gouverneur des fils du duc de Chartres, et qu'elle se vit appelée ainsi à l'honneur d'avoir pour élèves M. de Valois (Louis-Philippe), M. de Montpensier, M. de Beaujolais, et leur sœur (Mme Adélaïde), elle s'écria avec enthousiasme : « Je vis la possibilité d'une chose extraordinaire et glorieuse, et je désirai qu'elle pût avoir lieu. » Mme de Genlis avait trouvé son idéal, elle mit tous ses soins à le réaliser en s'ingéniant à donner à ses élèves une éducation virile, tant par les connaissances usuelles et les exercices du corps et de l'esprit que par l'usage habituel des langues vivantes dont la pratique est plus utile

encore aux princes qu'aux autres hommes. On jardinait en allemand, on dînait en anglais, on soupait en italien. Les exercices de gymnastique furent aussi perfectionnés en vue de préparer ces princes, — ce qui devait leur être plus tard si nécessaire, — à ne pas s'abandonner à la mollesse, à supporter les fatigues, les intempéries, et à savoir se passer des services d'autrui. Celui de ses élèves qui devait devenir roi et qu'elle dirigea jusqu'à l'âge de dix-sept ans, lui inspira cette réflexion : « Il avait un bon sens naturel qui, dès les premiers jours, me frappa ; il aimait la raison comme les autres enfants aiment les contes frivoles. »

Ce qui diminue moralement Mme de Genlis, c'est la fausseté de son caractère, c'est son éternelle préoccupation d'elle-même, car il fallait qu'elle excellât en toutes choses ; elle eut même l'ambition, dans un temps où la chose en valait la peine, d'être décorée de la Légion d'Honneur ; l'empereur ne goûta pas cette prétention. N'aimant pas le talent des autres, elle usa ses dernières plumes à critiquer, non seulement les philosophes, contre lesquels elle s'était posée en ennemie jurée, mais aussi les plus illustres de ses contemporains : Byron, Walter Scott, Gibbon, Lamartine, qui lui avait adressé ses *Méditations* avec quelques mots d'admiration respectueuse, et Mme de Staël, qui ne lui avait donné que des éloges. « Elle m'a attaquée, je l'ai louée, a dit Mme de Staël, c'est ainsi que nos correspondances se sont croisées. »

CHARLES ROZAN.

(La fin au prochain numéro.)



## LA PREUVE EST EN NOUS

Comment ton cœur a-t-il douté  
Que l'amour soit — si ton cœur aime ?  
Tu n'as pas la bonté suprême,  
Si tu doutes de la bonté.

Si tu doutes de la justice,  
Sois équitable dans ton cœur ;  
Tu vaincras ton doute moqueur  
Par la vertu d'un sacrifice.

Aie en toi le vrai dévouement,  
Tu le croiras possible à d'autres ;  
C'est tout le secret des apôtres ;  
Prouve-toi l'amour en aimant.

Le prix d'une pitié sincère,  
C'est qu'elle nous donne sans retour  
L'espoir, la foi dans un amour  
Doux à notre propre misère.

Dans son cœur, comme sur l'autel,  
Ainsi le chrétien fait descendre  
La foi, l'espoir et l'amour tendre ;  
En trois mots le Christ immortel.

Oui, je crois à l'amour, quand j'aime,  
Et c'est là, dans l'homme meilleur,  
Le paradis intérieur,  
Le royaume de Dieu lui-même

JEAN AICARD.



## BIBLIOGRAPHIE

DANS SES *Questions américaines*, TH. BENTZON (1) consacre son talent élevé et pénétrant à chercher, à travers une partie de sa littérature l'âme multiple de ce grand pays, mêlée d'éléments si divers. Elle analyse, traduit partiellement de délicats récits, dont elle condense le parfum et qui, sous sa plume habile, gagnent un charme de plus à passer dans notre langue; le dernier chapitre aborde dans ses détails la question si actuelle du féminisme. C'est, en un mot, un ouvrage de haute valeur que toutes nos abonnées gagneront à avoir lu.

C'est encore de féminisme qu'il s'agit dans le livre de E. LAMY, *La Femme de demain* (2). Ce fut la femme dans le passé, grâce au christianisme, quels changements peut demander aujourd'hui sa situation, voilà ce qu'a exposé, dans trois conférences, M. Lamy, et nul ne pourra trouver que ses conclusions ne soient pas assez modérées. Les considérations qui les accompagnent offrent beaucoup à recueillir pour des esprits sérieux, préoccupés d'un mouvement qui touche à l'éducation, à l'âme même de la femme.

Dans le domaine des belles études historiques, j'indiquerai aux plus âgées de mes lectrices *Le marquis de la Rouarie*, par G. LENOTRE (3), récit d'une conspiration qui fut le début de la chouannerie. Dans les landes et les vieux manoirs bretons, des figures vivantes surgissent du passé, lorsqu'on lit ces pages curieuses; parmi elles, des femmes fières et touchantes, héroïnes dévouées à leur cause et mourant pour elle. Ces souvenirs auront toujours un intérêt poignant. Les *Lettres d'une mère*, par V. DE MAROLLES (4), se rattachent également à l'époque révolutionnaire. Cette mère périt avec le fils auquel elle avait adressé tant de lettres aimables et sages. L'épisode de la « Petite Vendée » de Coulommiers, est intéressant et fort peu connu. Sous le titre : *Gouverneur de Princes*, par M. DE CHABREUIL (5), une piquante biographie de M<sup>me</sup> de Genlis nous la présente dans son rôle d'éducatrice des enfants du duc d'Orléans. Par l'anecdote abondante, le style agréable, ce livre est d'une lecture facile et fort amusante.

Les touchantes et poétiques *Nouvelles variées*, par SIENKIEWICZ (6), traduites avec charme et une science fort rare de la langue polonaise par H. C..., ont de plus le rare mérite de pouvoir être lues à tout âge. Les très jeunes filles connaîtront ainsi le célèbre écrivain par quelques-unes de ses créations les plus délicates, d'un idéalisme pur et mélancolique. *Les Illusions perdues*, par A. THEU-

RIET (1), prouvent qu'un cœur de jeune fille, très sérieux et très noble, peut se donner parfois à tort. L'héroïne déçue se réfugiera dans la vie religieuse, après des incidents qui donnent un caractère très réel à ce roman où le talent de l'écrivain-académicien ne se dément pas. *Trio d'amour*, par A. CAMBRY (2), est un joli récit dans le genre gai : un prétendant entre trois jeunes filles fort diverses; embarras du choix qui se fixe sur le vrai mérite, mais trop tardivement.

En ce temps de vacances, les écoliers et écolières accueilleront avec joie la nouvelle œuvre de J. VERNE, *Le Village aérien* (3), qui, dans l'Afrique mystérieuse, découvre tout un Lilliput, construit au sommet d'arbres géants, où vit et se meurt un peuple d'êtres minuscules; ce récit curieux est des plus amusants et aussi des plus instructifs. Dans la *Bibliothèque de ma Fille*, *La Femme du Dr Austin*, par B. DE BUXY (4), oppose l'une à l'autre deux figures féminines au contraste frappant d'orgueil impérieux et de fierté touchante et silencieuse : deux faces d'un même sentiment. J'en rapprocherai *Le Roman d'un voleur*, par JEAN THIÉRY (5), où l'orgueil avec l'égoïsme sont aussi les grands mobiles, faussant complètement les consciences : à côté de scènes délicates, l'auteur a un peu forcé la note dramatique dans certaines parties et dans le style. *Il faut le croire*, par MIRIAM (6), titre bizarre et inexpliqué, offre encore de l'exagération dans les caractères revêtus d'une perfection trop rare : les jeunes filles y sont personnifiées par deux types également sans défauts, et traversant maint incident difficile. *Pauvre Job*, par M. DU CAMPFRANC (7), est une tragique histoire d'avare, châtié par une mort sinistre du mal qu'il a fait à autrui, même à sa propre fille. *Mlle High Life*, par DAN. D'ARTHEZ (8), est antipathique, mais elle a une délicieuse sœur, et leur histoire joliment racontée évoque des coins de Bretagne exquis où la petite cadette trouvera son bonheur modeste. *L'oncle Beauregard*, par A. NOEL (9), auprès du roman de deux jeunes gens, nous peint un curé de campagne et sa vieille bonne dont j'aime fort les portraits. Voici une bonne collection de lectures de vacances. Je voudrais que toutes nos lectrices y joignissent, pour les heures de recueillement, *L'Évangile du cœur de Jésus*, par l'abbé BOLO (10), où elles puiseront de fortes et chrétiennes pensées, dont leurs âmes sentiront tout le bien, sur cette dévotion si haute, qui est celle de l'amour divin.

A. CHEVALIER.

(1) Hachette, 79, boul. St-Germain; 3 fr. 50. — (2) Plon, quai des Grands-Augustins; 3 fr. 50. — (3) Id.; 5 fr. — (4) Id.; 7 fr. 50. — (5) Calmann-Lévy, rue Auber; 7 fr. 50. — (6) Lethielleux, 10, rue Cassette; 1 fr. 50.

(1) Lethielleux, 10, rue Cassette; 2 fr. 50. — (2) Plon, rue Garancière; 3 fr. 50. — (3) Hetzel, rue Jacob; 2 fr. 50. — (4, 5, 6) Dans nos bureaux; 3 fr. — (7, 8, 9) Id.; 2 fr. — (10) Haton, rue Bonaparte; 2 fr. 50.



## FLEURS FANÉES

SUITE



Les deux femmes partirent. Comme l'avait dit la servante, elles arrivèrent avec vingt minutes d'avance. Marthe ne s'en plaignit pas.

Elle demanda sur-le-champ la permission de passer de l'autre côté de la voie, sur le trottoir au bord duquel le rapide devait s'arrêter. Et, le cœur battant d'impatience mal contenue, elle se mit à marcher sur l'asphalte, se retournant toutes les dix secondes pour inter-

roger l'horloge dont la grande aiguille ne parcourait le cadran que par petits soubresauts mécaniques.

Deux ou trois trains venant de la frontière, ou simplement de Monaco, passèrent. Un convoi de marchandises égrena paresseusement son chapelet de lourds wagons.

Cela occupa quelques instants les yeux de Marthe, et le cercle des minutes s'usa sur l'horloge.

Enfin, un sifflement lointain, à l'ouest, du côté du Var et d'Antibes, perça les couches d'air. On put percevoir un roulement sourd et continu, en même temps qu'une trépidation vague de l'atmosphère.

Le son d'un cornet à bouquin retentit, auquel répondit, dans la gare même, la voix d'une cloche.

Puis, on vit de la fumée flotter dans la perspective des rails.

L'instant d'après la locomotive apparut avec son panache gris, accourant vers le hall vitré avec la vitesse d'un projectile. Le train signalé opérant son entrée.

Ce fut un cliquetis de choses métalliques, un claquement de rails et de plaques tournantes.

Pareille à un cheval qui atteint le but, l'énorme machine, ruisselante de sueur sur sa carapace de tôle luisante, constellée de gouttelettes de vapeur liquéfiée, entra en grondant et soufflant sous la voûte de verre.

Marthe, debout sur un banc, interrogeait des yeux les compartiments.

Trois, quatre, cinq, six wagons défilèrent ainsi devant elle.

Ses prunelles, fascinées par le mouvement trop rapide, ne purent distinguer les traits d'aucun voyageur. Elle dût attendre que le convoi fut arrêté.

Alors, par toutes les portières, une foule, pressée de descendre et de se dégourdir, se déversa, s'éparpilla sur le quai de l'arrivée, et il fallut encore quelques minutes à la jeune fille pour orienter sa vue dans cette ébullition.

Tout à coup, dans l'une des voitures qui avaient passé les premières, elle aperçut une dame assise à l'un des angles du compartiment et attendant avec patience que toute une famille de sept personnes eût évacué le couloir de dégagement rendu trop étroit pour la cohue.

Elle la reconnut en même temps qu'elle en fut reconnue.

A distance, la mère et la fille échangèrent des sourires et s'envoyèrent des baisers.

Marthe avait sauté de son banc. Elle accourait, frémissante de tendresse.

Les bras de Mme d'Elven s'ouvrirent et retinrent un instant l'enfant enlacée.

— Maman, ma chère, ma bien-aimée maman ! répétait celle-ci.

Elle pleurait. Jamais affection n'avait été plus expansive.

Elles se questionnèrent avec empressement. Il y avait longtemps, bien longtemps que Jeanne n'était revenue dans ce pays merveilleux dont la vue lui eût trop cruellement rappelé les heures d'ivresses, les premières heures de la lune de miel, de l'amour partagé.

Et tout à coup, à voix basse, comme si elle eût craint de trahir son émotion.

— Tu es seule ? demanda Mme d'Elven.

« Seule ? » Marthe comprit toute la portée de ce mot, toute l'espérance secrète, et si tristement déçue, qu'il révélait. Elle répondit dans un souffle :

— Oui, mère, je suis seule, ... avec ma femme de chambre.

— Ah ! soupira la comtesse, dont les traits exprimèrent une souffrance.

Mais, habituée à commander à ses sentiments, elle composa son visage.

— Je n'ai pas prévenu ta tante de l'heure de mon arrivée, dit-elle. Je voulais me trouver seule avec... toi. Si tu veux, nous irons déjeuner ensemble quelque part à l'hôtel, après quoi tu me conduiras chez Eléonore.

Ceci, Marthe l'avait prévu. Elle n'avait point commandé le repas de midi chez elle, afin de rester avec sa mère. Elle congédia donc la servante en lui recommandant de ne point l'attendre pour le dîner.

Et alors, ravies de leur tête-à-tête, la mère et la fille prirent ensemble, à pied, le chemin de la ville, en quête du premier restaurant venu.

Elles le trouvèrent sur l'avenue de la Gare et allèrent s'installer dans un recoin lumineux, devant une petite table étincelante du luxe de l'argenterie et des cristaux.

Leur entretien, commencé sur l'asphalte du débarcadère, s'était poursuivi sans interruption.

Elles avaient tant de choses à se dire, Marthe surtout dont les récents événements venaient de modifier si profondément l'existence.

A retrouver sa fille si rayonnante de beauté, si pleine de tendresse sincère pour elle, Jeanne d'Elven sentait se dissiper peu à peu le chagrin que lui avait causé, à l'arrivée, l'absence de son mari. Et le soleil pénétrant au travers des rideaux, la flamme humide des prunelles de Marthe, dilataient son cœur. Elle se reprenait à vivre dans cette atmosphère de pureté enfantine, dans l'adorable innocence de son enfant.

Elles déjeunèrent rapidement, en raison peut-être du bon appétit que les vingt ans de l'une, les secousses du voyage chez l'autre, aiguisaient dans l'estomac de toutes les deux.

Le repas fini, M<sup>me</sup> d'Elven dit en souriant :

— Maintenant, chérie, nous allons nous rendre chez ta tante.

— Oh ! pas encore, maman ! supplia Marthe. Laisse-moi t'avoir un peu à moi seule. Allons faire un tour du côté de la mer.

— Je veux bien, acquiesça gaiement la comtesse. Mais n'oublie pas que j'ai laissé mes bagages à la consigne et que je dois revenir les chercher à la gare. Je n'ai rien sur moi.

Marthe se mit à rire en serrant étroitement le bras de sa mère :

— Oh ! pour ça, maman, tu n'as rien à craindre. La consigne est ouverte toute la nuit.

M<sup>me</sup> d'Elven n'avait plus d'objection à faire : elle se laissa entraîner.

Marthe la guida par les rues détournées, par la Croix de Marbre, jusqu'au fond de la ville. Là, se détournant brusquement, elle la ramena sur la Promenade, presque en face de la villa. Alors, s'arrêtant brusquement.

— C'est ici notre maison, dit-elle. Viens voir ma chambre.

Jeanne hésita, se défendit. Mais Marthe implora doucement :

— Oh ! viens, viens ! Que je sache que tu es entrée, que tu t'es assise dans mon fauteuil, que tu as touché mes objets, que tu as respiré mon air.

Et, avec des larmes plein les yeux, elle ajouta :

— Tu peux entrer, va. Il n'est pas là. Il est parti pour quatre ou cinq jours.

M<sup>me</sup> d'Elven ne se défendit plus. Elle avait, elle aussi, le cœur gonflé, les paupières humides. Elle ne voulut pas laisser voir sa douleur.

Elle franchit le seuil sans jeter un regard sur le luxe de la décoration, sur les meubles de prix. Et comme la jeune fille essayait d'attirer son attention sur quelques objets, elle murmura, d'une voix étouffée.

— Mène moi à ta chambre ; je ne veux entrer que dans ta chambre.

La jeune fille l'y conduisit, lui montra les deux pièces qu'elle habitait tour à tour, selon la saison. Puis, par une porte entr'ouverte, elle la poussa doucement dans une pièce délicatement ornée.

— Voilà celle que j'avais choisie pour toi, que je t'avais réservée. Personne autre que moi n'y entre. Je suis seule à en prendre soin. Tu vois, elle est bien à toi. Tu l'occupes déjà par la pensée. Regarde.

Et elle lui montra sur la cheminée, dans un élégant cadre d'ébène, acheté tout exprès, la photographie qu'elle avait emportée de Paris.

Devant le portrait un vase d'argent contenait un petit bouquet.

— Tous les jours, j'y mets des fleurs nouvelles.

Alors l'épreuve fut trop forte. Jeanne se laissa tomber sur une chaise, la tête entre ses mains. Son cœur creva ; les larmes ruisselèrent de ses yeux :

— Mon enfant, ma fille-bien aimée ! pleura-t-elle ma chère petite Marthe.

Marthe s'était jetée à ses genoux, l'enlaçant, la couvrant de baisers.

Elles pleurèrent ensemble, elles soulagèrent leur commune affliction.

— Allons, ne pleure plus, ma mère adorée ! répétait la jeune fille. Si tu savais combien je prie pour que tout cela cesse, pour que cette affreuse séparation prennent fin et que vous me soyez rendus tous les deux !

Et, avec des termes choisis, des mots d'une douceur exquise, elle raconta à sa mère les divers épisodes de sa vie, les derniers événements, surtout les entretiens qu'elle avait eus avec son père, et l'émotion qu'il avait laissé voir.

— Il t'aime, mère, il t'aime comme autrefois. J'en suis sûre ; mon cœur me le dit. Je suis persuadée qu'au lieu de s'en aller aujourd'hui, il serait venu avec moi t'attendre à la gare, s'il avait bien su lire ta lettre. Mais, voilà, il ne l'a pas bien lue parce qu'il était irrité de ton refus.

C'était avec joie qu'il avait saisi cette occasion de t'offrir d'habiter ici. Si tu étais venue, tu ne serais plus partie. Pourquoi n'as-tu pas accepté ?

M<sup>me</sup> d'Elven essuya ses yeux et embrassa sa fille.

— J'ai eu tort, ma petite Marthe. J'ai cédé à un sentiment d'orgueil. Dieu m'en a punie, comme tu vois.

— Dieu fera naître une autre occasion, maman, répliqua la jeune fille en étreignant plus vivement sa mère. Il me doit bien cela.

— Allons, fit doucement Jeanne. Il est temps, cette fois, de nous rendre chez ta tante. Ce serait manquer aux plus élémentaires convenances que d'y apporter un plus long retard.

## XIV

Une heure plus tard, la mère et la fille entraient dans le salon de M<sup>me</sup> de Brives.

Une triple exclamation de bienvenue les accueillit, mêlée pourtant de quelques reproches.

La baronne, en effet, avait pris à partie sa cousine :

— Oh ! ma chère Jeanne, que c'est mal de ne m'avoir pas prévenue ! Où as-tu déjeuné ? Au restaurant peut-être ?

— Je ne voulais pas te déranger, ma bonne Eléonore.

— Me déranger ? Voilà une mauvaise raison. En quoi m'aurais-tu dérangée, puisque, depuis deux jours, ton couvert est mis, ta chambre prête ? Nous t'aurions eue plus tôt, voilà tout.

Et les reproches épuisés, on était passé aux compliments, aux questions sur la santé, sur le voyage, sur la durée du séjour à Nice.

Pendant que Marthe, accompagnée de ses cousines, se rendait à la gare pour retirer de la consigne les bagages de sa mère, celle-ci restait en tête-à-tête avec M<sup>me</sup> de Brives.

— Eh bien, ma chère amie, commença-t-elle, profitant de ce répit pour interroger, qu'y a-t-il de sérieux dans ce que tu m'as communiqué au sujet de Marthe et d'un mariage en vue ?

— Il y a que tout est vrai, que le jeune homme dont je t'ai parlé, mon propre neveu, Marcel de Bohério, entre parenthèses, que tu as pu voir souvent chez moi au temps où il était élève du *Borda*, est éperdument épris de ta fille. Les choses iraient comme sur des roulettes si Marcel n'avait pour père un amiral d'un rigorisme farouche qui met des conditions à son consentement.

— Des conditions, dis-tu ? Quelles conditions ?

— Oh ! ridicules ! Je lui ai dit, d'ailleurs. Le bonhomme se mêle de choses qui ne le regardent pas du tout. Il est absurde.

M<sup>me</sup> d'Elven avait un peu pâli. Elle devinait l'objection.

— Est-ce notre situation de fortune qui ne lui paraît pas suffisante ?

— Oh ! non. Le pauvre homme serait vraiment difficile, s'il ne se contentait pas de la dot que vous donnerez à Marthe. C'est d'ailleurs, une justice à lui rendre que de le reconnaître tout à fait désintéressé en ces matières. Non, ce n'est pas de votre fortune qu'il s'agit.

— Alors, je ne comprends pas. Quelles peuvent être ses prétentions ?

— Ridicules, je te l'ai dit. Il trouve que ta situation et celle de ton mari n'est pas régulière et que, dans ces conditions, Marcel ne peut songer à épouser une jeune fille sur les parents de laquelle il peut circuler des bruits fâcheux, se tenir de méchants propos.

M<sup>me</sup> d'Elven s'était attendue à cette révélation.

Mais, si désagréable qu'elle pût la trouver, elle n'en exprima que de l'étonnement. Sa conscience d'honnête femme ne lui imposait pas de protester avec plus d'énergie contre les diffamations possibles.

— C'est, en effet, un peu excessif, reconnut-elle avec une amertume dédaigneuse, et, en vérité, si je n'écoutais que mon ressentiment légitime, j'opposerais, dès à présent, mon veto à tout projet de mariage.

— Et tu aurais vraiment tort, car je crois que les deux enfants s'aiment.

— Aussi ne le ferais-je pas. Crois-tu vraiment, que ce jeune homme aime Marthe ?

— Je n'en doute aucunement. Ne t'ai-je pas raconté son histoire ?

— Sans doute, et je la trouve bien romanesque, cette histoire. Et... Marthe ?

— Sur ce point, ma chère, tu dois être mieux renseignée que moi. Tu as vu ta fille aujourd'hui même ; tu as donc pu l'interroger.

— Marthe m'a avoué, en effet, qu'elle éprouvait un sentiment assez... vif.

— En ce cas, ton information confirme la mienne. Ce serait dommage de détruire l'œuvre de la Providence, d'empêcher ces deux cœurs de s'unir.

— Je serai tout à fait de ton avis quand j'aurai vu de plus près ce jeune homme. Je sais que tu m'en as toujours parlé comme d'un garçon charmant, plein de mérites et digne de toutes les sympathies.

Elle s'interrompit pour examiner le problème sous un autre aspect :

— Et... Pierre ? demanda-t-elle. Que pense-t-il de cela ?

— Tu ne l'as donc pas vu ?

Les joues de M<sup>me</sup> d'Elven s'empourprèrent. Elle soupira :

— Mon mari ne m'a pas fait l'honneur d'attendre ma venue. Il paraît qu'il est parti pour quelques jours, en automobile, avec un ami.

Un soupir de M<sup>me</sup> de Brives fit écho à celui de M<sup>me</sup> d'Elven.

— Ah ! quelle misère ! Pauvres fous orgueilleux, que vous êtes à plaindre, l'un et l'autre ! Car c'est l'orgueil qui a fait votre malheur, ma pauvre Jeanne. Voici dix ans qu'elle dure, cette séparation absurde, elle vous crée la plus fausse des situations ; elle menace de compromettre l'avenir de Marthe, et vous ne poussez pas l'abnégation jusqu'à vous rapprocher, ne fût-ce qu'un instant, pour pourvoir au bonheur de votre fille ! C'est atroce, en vérité !

— Je te jure, ma chère Eléonore, dit timidement la comtesse, que je n'étais venue à Nice qu'avec l'intention de mettre un terme à ce que tu nommes un « malentendu ». Il n'a pas dépendu de moi...

— Oui, oui, je crois. Cela n'a pas dépendu de toi. Ce qui dépendait de toi, c'était d'accepter l'offre que te faisait Pierre d'habiter sous son toit. Ton refus lui a paru une injure. Voilà pourquoi, malgré mes conseils, il est parti de Nice juste au moment où tu y arrivais.

— Malgré tes conseils, Eléonore ? Que veux-tu dire ?

— Oui, malgré mes conseils. Quand il m'a montré ta lettre, je lui ai dit tout de suite : Mon cher ami, vous n'avez qu'une chose à faire, c'est de tenir cette négation pour nulle et non avenue, et de vous rendre à la gare, au-devant de votre femme. Soyez sûr qu'elle n'a répondu ainsi que par dépit et que devant une insistance de votre part, elle cédera de suite. Et j'avais raison de penser ainsi.

— Oh ! ma bonne Eléonore, tu as osé lui parler comme cela ? que de reconnaissance je te dois pour ces paro es !

Et M<sup>me</sup> d'Elven se jeta au cou de sa parente avec effusion.

— Mais, reprit celle-ci, avant tout, il s'agit de Marthe et de mon neveu Marcel, qui feraient bien le plus joli couple qu'on puisse imaginer. Qu'as-tu décidé ? Que comptes-tu faire ?

— Ma bonne amie, je ne demande pas mieux que de mettre le comble à leurs vœux, si Pierre y consent aussi. Ne viens-tu pas de me dire qu'il y a résistance du côté du père de ce jeune homme ?

En ce moment, le valet de chambre entra, portant une carte.

— Tiens, fit la baronne, le voilà précisément, ce terrible amiral. Tu vas le voir.

M. de Bohério entra et s'inclina respectueusement devant les deux dames.

— Mon cher amiral, dit Eléonore en le présentant à Jeanne, voici ma cousine, la comtesse d'Elven, la mère de cette jeune fille que vous avez trouvée charmante.

Très troublé par cette brusque rencontre, qu'il était loin de prévoir, le vieux marin adressa à la jeune femme un compliment fort galamment tourné.

Jeanne d'Elven était une créature d'élite. Malgré la différence des années, sa beauté aurait pu rivaliser avec celle de sa fille. Elle savait être, quand elle le voulait, la plus séduisante des enjôleuses.

Elle le voulut, en cette circonstance où il fallait conquérir ce père intransigeant pour qu'il ne se fit pas le persécuteur de son fils.

Mettant en œuvre sa grâce exquise, son charme incomparable, elle engagea avec l'amiral de Bohério une conversation dans laquelle elle fit briller tout l'éclat de son esprit et se montra indifféremment sous les aspects les plus fascinateurs. En quelques minutes, elle eût si bien fait que M. de Bohério, entièrement subjugué, la tenait pour la plus accomplie des personnes de son sexe, ce qu'il ne devait pas tarder à proclamer dans la lettre qu'il adressa à Marcel.

Il ne fallut pas beaucoup d'insistance à la baronne de Brives pour retenir à dîner son irréductible cousin. L'ingénuité de Marthe acheva ce que l'habileté de M<sup>me</sup> d'Elven avait si bien commencé, et lorsque l'amiral sortit de chez ses parentes, il n'était plus le même homme.

Il le fit bien voir dans l'épître qu'il adressa à Marcel et qui laissa celui-ci dans une si grande perplexité.

Tels furent les événements qui signalèrent l'arrivée de M<sup>me</sup> d'Elven à Nice. Le cinquième jour, ainsi qu'il l'avait écrit à Marthe, Pierre rentra de son excursion en automobile sur la côte, et force lui fut de se mettre en rapport avec sa femme pour le grave motif qui avait déterminé le voyage de celle-ci dans le Midi.

Aussi bien sa tournée d'agrément ne l'avait-elle pas égayé.

Quel plaisir pouvait-il prendre à la contemplation des beaux sites et des riants paysages, alors que sa pensée, le ramenant sans cesse auprès de Marthe, lui montrait celle-ci auprès de sa mère, échangeant avec elle des réflexions douloureuses, déplorant l'atroce mésintelligence qui, depuis tant d'années, avait rompu l'harmonie du foyer.

Ce fut même avec un serrement de cœur qu'il franchit le seuil de sa maison.

Marthe ne s'y trouvait point, Marthe avait accepté provisoirement l'hospitalité de M<sup>me</sup> de Brives, afin de se trouver le plus longtemps possible près de sa mère. Et ce fut chez la baronne que M. d'Elven dut se rendre pour embrasser sa fille au retour d'une absence de quatre jours qui avait paru durer quatre années.

Au surplus, il la vit heureuse, souriante. Elle lui rendit abondamment ses caresses et, comme elle parlait de réintégrer la villa, Pierre lui dit :

— Non, ma chérie, puisque ta tante veut bien te loger avec ta mère, je ne te séparerai pas d'elle. Tu demeureras ici aussi longtemps qu'elle voudra te garder, aussi longtemps que ta mère y séjournera elle-même. Il ne m'en coûtera pas plus de vivre quelques jours en garçon.

Et, en effet, pendant vingt jours encore, le comte Pierre d'Elven vécut en célibataire dans la magnifique demeure de la Promenade.

Il eut, dans cet intervalle, plusieurs entretiens avec sa femme.

Quel fut le ton de leur conversation, Marthe ne le sut jamais.

Elle put comprendre, pourtant, que, si le malentendu ne s'était point encore dissipé, du moins les deux époux ne l'avaient point envenimé, qu'ils souffraient plus vivement qu'avant cette rencontre et qu'un dernier amour-propre avait seul empêché qu'aux paroles de pure convenance, aux règlements d'affaires, succédassent les propos affectueux, pleins de souvenirs et de pardons.

Cela, elle le comprit en voyant les paupières de sa mère plus rouges, le soir, au moment où elle se retirait dans sa chambre. Elle le sentit mieux encore un après-midi que, pour y chercher quelques objets de toilette, elle avait dû retourner à la villa.

Elle y rencontra son père, qui l'accueillit joyeusement.

— Ah ! te voilà, fuyarde ! Je suis bien aise de te voir.

— Et moi aussi, père, répliqua-t-elle sur le même ton.

— Oui, mais, moi, j'ai des questions à te poser. Il paraît que, pendant mon absence, tu en as fait de belles ?

Elle ouvrit de grands yeux, ne comprenant pas où il en voulait venir.

Il reprit, riant de sa surprise :

— Mais oui, mademoiselle. Il paraît que vous avez pris des licences. Quelqu'un est entré ici ?

Et, ce disant, il montrait à Marthe, sur le tapis de la chambre où Jeanne avait pénétré, de cette chambre qu'elle réservait à sa mère, un ruban d'une couleur bleu sombre qui avait dû garnir un corsage de femme.

Un coup d'œil suffit à la jeune fille pour en reconnaître la provenance.

Ce ruban appartenait à sa mère. Probablement, au moment où l'émotion avait vaincu M<sup>me</sup> d'Elven, au moment où Marthe l'avait entourée de ses bras, un mouvement trop brusque avait dû le détacher du corsage.

— Oh ! fit-elle avec vivacité, c'est un ruban à maman !

Et elle fit un pas en avant et se pencha pour le ramasser.

Plus prompt, Pierre d'Elven s'en était emparé déjà.

— Ceci est une pièce à conviction, dit-il presque gaiement. Je la garde.

Il montra à sa fille l'étoffe soyeuse au milieu de laquelle une tache ronde, une tache d'humidité se laissait voir, la trace sans doute d'une des larmes tombées des yeux de sa mère.

Marthe se garda bien de réclamer le précieux chiffon.

Mais un souhait d'ardente tendresse lui dilata l'âme lorsqu'elle vit son père plier soigneusement le ruban et l'enfermer dans son porteuille.

— Va, va, petit morceau de soie sans prix ! Porte le souvenir de l'absente, conserve sa pensée dans le cœur que tu vas réchauffer.

Et, au bout d'un instant, elle s'enfuit de la maison, légère comme un oiseau qu'un sourire du printemps vient de rendre à la félicité.

Elle eut comme un pressentiment que cet épisode marquait une date, et qu'à partir de cet instant, les choses allaient changer de face.

Tout le reste du jour, elle conserva cette impression de confiance.

Elle l'avait encore le lendemain en s'éveillant de bon matin.

Un désir lui vint de retourner à la villa. Quelque chose lui disait qu'elle y trouverait encore du nouveau, plus consolant que la veille.

Elle ne prévint personne de sa fugue. Pour la mieux accomplir, elle prétextait un peu de migraine, afin de ne pas accompagner sa mère et ses cousines à Cimiez où elles se rendaient en promenade.

Jusqu'alors, Marthe n'était jamais sortie seule, habitude qu'Aline et Paule avaient prise depuis longtemps, ce qui leur donnait beaucoup plus d'assurance et de liberté d'allures. Ce jour-là, elle résolut de franchir sans chaperon la distance qui séparait le quai Saint-Jean-Baptiste de la villa.

Elle savait qu'elle n'y trouverait pas son père après quatre heures, et qu'à ce moment-là sa mère, sa tante et ses cousines seraient encore à Cimiez.

Elle fit donc cette innocente folie, et comme le premier coup de quatre heures sonnait à l'horloge du casino, elle se lança bravement dans la rue.

Pauvre Marthe ! Elle avait oublié qu'on était au samedi, veille du dimanche gras, et que l'effervescence des rues commençait à préluder à la joie bruyante du carnaval.

Aussi, au bout de cinquante pas, brusquement en contact avec la foule, se troubla-t-elle et, un peu désorientée, voulut-elle revenir sur ses pas.

Mais puisqu'elle avait tant fait que de se risquer, elle se dit qu'elle devait achever son escapade. Ce ne devait pas être si terrible que cela paraissait.

Elle pressa donc sa course et traversa toute rougissante la place Masséna pour s'engager dans le jardin public, croyant sentir sur elle les regards de toute la population des oisifs qui, à Nice comme dans les autres villes du Midi, vit dehors, dans la rue, par atavisme d'ancêtres qui usaient sur le Forum la meilleure part de leur existence.

En fait, elle ne se trompait pas entièrement. Les regards convergeaient sur elle. Est-il un pays au monde où le passage d'une jolie fille ne fasse pas

tourner les têtes ? Et parmi les jolies filles, Marthe tenait la première place.

Il est certain que ses dehors de demoiselle, de patricienne bien née, imposaient le respect au plus grand nombre. Mais il y avait aussi des insolents, ou seulement des audacieux, qui ne se refusaient pas la satisfaction de la dévisager effrontément.

Marthe se hâta, le souffle court, les joues animées.

Elle parvint à gagner, sans trop d'émotion, la promenade en un point où les promeneurs étaient rares. Elle atteignit enfin la villa.

Ce fut une surprise pour les domestiques. La femme de chambre jeta un cri.

— Oh ! mademoiselle ! Toute seule ! Personne avec vous ?

— Non, fit Marthe avec un petit air crâne que son trouble démentait, je n'ai eu besoin de personne. Et je retournerai de la même façon.

Sans s'attarder aux réflexions, elle monta à sa chambre.

Une préoccupation la hantait depuis la veille.

Elle voulait savoir ce que son père avait fait du ruban trouvé dans la chambre où M<sup>me</sup> d'Elven avait pleuré, de ce ruban qui portait la marque de ses pleurs.

Et, soudain, elle eut comme une inspiration.

Si le ruban se trouvait quelque part, ce ne pouvait être que dans la chambre de son père ou dans son cabinet de travail ?

Elle descendit, passa par la bibliothèque, selon sa vieille habitude, et ouvrit avec précaution la porte du cabinet.

En quelques pas, elle fut au bord de la table. Et là, à la place où se posait d'ordinaire la main de Pierre d'Elven, elle vit, avec une singulière allégresse le ruban bleu taché d'une larme.

— Merci, mon Dieu ! murmura-t-elle. Il s'est souvenu.

Et, se penchant, elle prit le morceau de soie et le porta à ses lèvres pour y mettre un baiser. Alors, plus près de ses yeux, elle le considéra et remarqua qu'une seconde, une troisième tache avait agrandi la première d'un contour irrégulier.

— Oh ! fit-elle encore, il a pleuré, lui aussi. Il a pleuré comme le jour où il est venu avec moi à Cimiez.

## XV

Il était tout près de six heures lorsque Marthe sortit de la villa.

Elle ne s'était pas aperçue de la fuite du temps.

Et, tout d'un coup, elle tressaillit en voyant que le jour baissait, que la nuit était sur le point de se faire.

Elle éprouva une terreur à la pensée qu'on était peut-être de retour, là-bas, au quai Saint-Jean-

Baptiste, et que, ne la trouvant pas, on avait pu s'inquiéter de sa disparition.

En même temps, elle se rappela sa « traversée » de la place Masséna, les regards attachés sur elle, les propos devinés sur les lèvres des curieux.

Elle eut peur. Elle se dit qu'elle ferait bien peut-être de se faire accompagner par la femme de chambre.

Tout aussitôt, elle renonça à cette idée.

La servante ne pouvait pas lui être d'un bien grand secours. En outre, elle s'alarmait à tort. Que pouvait-il lui arriver de fâcheux dans une course aussi brève ? Nice est une grande ville, assurément, mais une ville paisible où il ne se passe rien de fâcheux en temps normal, surtout à six heures du soir.

Elle n'hésita donc plus, et sortit comme elle était entrée, se lançant bravement, la tête baissée, dans ce péril hypothétique.

Dehors, elle eut une dernière crainte.

Il faisait nuit. Les becs de gaz étaient allumés sur la promenade déserte. Il n'y avait nul passant. Les élégants étaient tous rentrés ou, du moins, s'assemblaient aux alentours du casino.

Elle ne remarqua point, en sortant, un promeneur qui semblait en observation presque en face de la villa.

Les premiers pas, très rapides, se firent sans aucune rencontre.

Mais au bout de deux cents mètres, Marthe aperçut un groupe remontant la chaussée et venant au devant d'elle.

Ce groupe était très bruyant. Il était formé d'une demi-douzaine d'individus, jeunes ouvriers ou pêcheurs qui venaient sans doute de se préparer aux tapages du lendemain par de copieuses libations.

La promenade semblait trop étroite pour la bande qui zigzaguait à droite et à gauche, avec des cris et des chants avinés, des rires sonores, débordant tantôt sur le trottoir, le long des grilles des maisons, tantôt dégringolant le talus, sur les galets, au risque de tomber à la mer, en un seul paquet.

Marthe prit peur devant ces fous, et le laissa voir.

Ils parvinrent à sa hauteur et, du plus loin qu'ils la virent, ils commencèrent à l'interpeller avec le plus pur accent moco.

— Oh ! la belle mignonne ! Où va-t-elle comme ça ?

Celui des jeunes drôles qui formait l'aile droite de la bande s'avança vers Marthe et, sans méchanceté, la regarda sous le nez :

— C'est qu'elle est jolie, cette petite ! Ah ! pitchoun ! On prendrait bien un bécot ! *La pou-lido maisélo !*

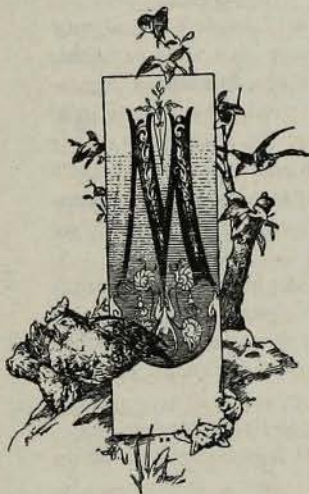
PIERRE MAEL.

(La suite au prochain numéro.)



## MADemoiselle MILLIONS

SUITE



MONSIEUR Rambert fronça un instant son terrible sourcil, sous l'empire d'une violente contrariété et d'une secrète humiliation. Du premier mot il avait compris : Germain se dérobait et, ne voulant pas épouser Luce, prenait le premier prétexte venu. Bien qu'il eût lieu d'être surpris de cette résolution, M. Rambert ne le fit point paraître, et, trop adroit pour insister et

laisser voir sa déconvenue, il repartit :

— Je me suis trompé ? Mettons alors que je n'ai rien dit, mais si ce n'est cela, pourquoi cette démission ? Soyez franc, Danglefer, vous savez que vous pouvez avoir confiance en moi.

— Eh bien, monsieur, fit celui-ci sincèrement, après l'honneur que m'a fait M<sup>lle</sup> Rambert de me distinguer, je ne me crois pas permis, le déclinant, de continuer à vivre à ses côtés.

— Je n'en vois pas la raison, répliqua le baron, inquiet à la pensée de perdre un auxiliaire qui lui était précieux. Mais, ajouta-t-il réfléchissant, vous le saviez donc que vous plaisiez à ma fille, pour venir m'offrir votre démission ? Je ne vous avais encore rien dit de l'inclination réciproque que je supposais entre vous.

— Oui, monsieur, répondit Germain, j'ai eu hier, avec M<sup>lle</sup> Rambert un entretien particulier.

— Bon ! pensa le baron dépité, elle a dû dire des sottises et se compromettre.

Il n'ajouta rien et Germain continua :

— Et après ce qu'elle m'a dit, je croirais absolument déloyal de ma part de rester auprès d'elle.

— Que vous a-t-elle dit, cette folle, voyons ? insista M. Rambert, jouons cartes sur table, Danglefer, et ne croyez point trahir un secret : Un père a le droit et le devoir de connaître les agissements de sa fille.

— Mademoiselle Rambert ne m'a rien dit que vous ne sachiez, monsieur, elle m'a fait entendre que j'avais l'honneur de lui plaire, et je croirais commettre une faute grave en entretenant, par ma

présence, l'illusion qui la porte vers moi, alors que je ne suis pas libre d'y répondre.

— N'ayez cure de cela, répliqua M. Rambert mécontent, et dont le légitime orgueil se cabrait devant ce fait brutal : son employé refusant sa fille et la fuyant pour la détacher de lui. Luce, ajouta-t-il, est fille à avoir des fantaisies, des caprices, non point des sentiments profonds. Elle a pu se croire une toquade pour vous ; cela lui passera très vite, j'en suis certain, et vous n'avez pas besoin de vous éloigner pour l'en guérir. C'était là le seul motif de votre retraite ?

— Oui, monsieur.

— Eh ! bien, alors la chose s'arrangera, je ne veux pas vous sacrifier aux billevesées de cette petite sotte. Du reste, pour calmer vos scrupules, je lui parlerai, et je vous dirai, ce soir, son impression sur tout ceci.

Germain se retira sans oser insister et M. Rambert, furieux, s'en fut directement trouver sa fille.

Ah ! c'était là la prudence qu'elle lui avait promise ? elle avait elle-même offert sa main à Danglefer et, pour le décider à l'accepter, lui avait sans doute montré un si vif attachement que le brave garçon, ne voulant pas l'épouser, jugeait nécessaire, dans son honnêteté native, pour la forcer à l'oublier, de se retirer de sa route. Était-il possible de s'abaisser et de se compromettre de la sorte ! C'était idiot et ridicule et, par ses conséquences, elle allait le priver d'un ingénieur qui lui était indispensable surtout en ce moment où il y avait d'importantes réparations à faire au matériel de l'usine... Ah ! comme il allait l'inviter à mettre dans sa poche ce prétendu amour qu'on dédaignait, et à faire bonne contenance devant Germain, autant pour lui permettre de demeurer à Braulx que pour sauvegarder sa dignité personnelle et prouver à celui qui la repoussait que le penchant qu'elle avait pu éprouver pour lui, n'était qu'une fantaisie, après tant d'autres...

M. Rambert ressassait toutes ses idées en sa tête en montant le somptueux escalier du château, furieux intérieurement d'avoir cédé aux désirs de sa fille, d'avoir cru en ses espérances et de s'être abaissé à donner, à un mariage peu digne d'elle, un consentement qui avait été refusé. Car, refusé,

il l'avait été, après Luce, Germain ne voulait pas de M<sup>lle</sup> Millions.

— Il a bien raison, grommelait entre ses dents le baron, quant à la pécure ; mais renoncer à une position comme celle-là... Enfin, j'aurais dû prévoir la chose et que Danglefer n'est pas un garçon vénal. Je l'aurais même prévue, si cette toquée de Luce ne m'avait tourné la tête et troublé le jugement, avec ses histoires de sentiment et d'amour.

## XVI

M. Rambert trouva sa fille dans sa chambre. Elle était triste et avait même dû pleurer, ainsi qu'en témoignaient ses yeux rouges, mais, tout à sa rancune, son père ne les vit pas.

— Eh bien, fit-il en entrant, j'en apprends de belles. Tu as fait à Danglefer une déclaration d'amour, mais comme tu n'as pas, malgré ta fortune, l'honneur de lui plaire, il a refusé net la main que tu lui offrais et, par pitié pour la passion que, sans le vouloir ni le savoir, il t'a inspirée ; il veut te fuir, te laisser l'oublier !... Donc, il va me quitter, quitter l'usine où il m'est si nécessaire... tout cela pour ménager le tendre cœur de mademoiselle et les sentiments qu'elle n'a pas eu la pudeur de lui taire... Tu as encore eu de la chance de tomber sur un brave garçon qui aura, je l'espère, la délicatesse de garder le secret, et non d'en faire, comme c'eût été possible avec un autre, des gorges chaudes qui t'auraient rendue la risée des gens... Voilà ce que c'est de sortir des sentiers battus, de n'agir qu'à sa tête, de se monter l'imagination, et tout cela pourquoi ? pour aboutir à être refusée par un homme, ton inférieur au point de vue social assurément, mais qui, pourtant, ne te juge pas digne de lui... En fait de succès, c'est un succès !

M. Rambert aurait pu parler longtemps. Luce, les yeux secs, maintenant, les lèvres serrées, ne songeait pas à l'interrompre. Seule, sa pâleur et l'extraordinaire éclat de ses yeux noirs témoignaient du combat qui se livrait en elle. Quant son père se tut, un éclat de rire, violent, strident, presque douloureux, s'échappant de sa bouche déchira l'air.

Il eut le don d'exaspérer M. Rambert.

— Ah ! tu ris à présent, dit-il, tu ris, c'est le comble...

— Non, interrompit Luce, se contenant un peu, c'est trop drôle, trop amusant ! Vous y avez tous « coupé » !

— Que veux-tu dire ? interrogea son père, quelle nouvelle folie ?...

— Oui, expliqua-t-elle avec une gaité forcée, une folie, c'est vrai, mais pardonnez-le moi, c'était si tentant, si amusant !... D'abord je ne voulais aucun des prétendants qui cet hiver avaient demandé ma main. Lorsque vous avez insisté pour

avoir cette réponse que j'avais ajournée à Pâques, ne sachant comment me tirer de là, il m'est venu l'idée subite, pour que vous me laissiez libre encore quelque temps, de feindre une inclination secrète. J'ai donc nommé Danglefer comme j'aurais nommé le grand turc, mais je n'ai pas eu plutôt prononcé son nom qu'il m'est venu l'envie soudaine et irrésistible de profiter de l'occasion pour faire sur lui une expérience.

— Une expérience ? dit le baron stupéfait de ce qu'il entendait.

— Vous me vantiez toujours Danglefer, continuait-elle imperturbable, à tous propos vous ramenez sur l'eau son sérieux, sa valeur morale, sa délicatesse, son désintéressement : entre nous, cela m'agaçait, car je n'y croyais pas. J'ai voulu en avoir le cœur net, je l'ai soumis à une épreuve, il en a triomphé, je suis vaincue et je reconnais, terminait-elle en enflant sa voix comiquement, que c'est un homme supérieur !

— Explique-toi ! fit M. Rambert, complètement abasourdi, de quelle épreuve parles-tu ?

— J'ai voulu savoir si cet homme incorruptible et qui était fiancé résisterait à l'attrait de ma grosse dot.

— Alors tu ne comptais pas l'épouser ?

— Moi, l'épouser, ce petit ingénieur ? jamais de la vie !

— Tu ne l'aimes pas ?

— Allons donc ! repartit Luce avec son plus moqueur éclat de rire.

— Mais tu es absolument folle, ma pauvre fille, cette comédie passe les bornes !...

— Elle est inédite, voilà tout.

— Et si Danglefer avait accepté ?

— Je lui aurais ri au nez.

— Ce n'est pas seulement de lui que tu t'es moquée, c'est de moi aussi, car tu m'as trompé.

— Oh ! je ne me suis pas moquée de vous, fit Luce câline, je vous ai un peu menti, car, sans votre complicité involontaire, je n'aurais pu mener à bien mon entreprise, voilà tout.

— Et si je ne m'étais mêlé de tout ceci, tu aurais laissé Danglefer croire qu'il t'avait affolée ?

— J'aurais attendu pour voir s'il s'en vantait, car alors c'eût été une revanche, et je lui aurais servi la vérité toute chaude. Si, au contraire, il avait gardé, comme il l'a fait, le secret de ma prétendue passion, j'eusse choisi, pour le détromper, un moment propice et amusant.

— Eh bien, ce moment propice, sinon amusant, est venu, fit M. Rambert, satisfait au fond de lui-même de cette explication qui sauvegardait sa dignité, mais mécontent, un peu, de cette nouvelle extravagance, tu dois réparer ce que tu as fait si légèrement, dire la vérité à Danglefer, et t'excuser, tu m'entends, *t'excuser* car je ne veux pas, pour des bêtises sans nom, perdre cet excellent employé...

— Mais je suis prête, fit Luce avec un mauvais

regard, je ferai amende honorable à Danglefer, quand vous le voudrez, devant marraine, devant vous, devant Aymeric, devant tous ceux qui ont su cette plaisanterie.

— Aymeric en était aussi ?

— Je crois bien, et dupe comme les autres, répondit Luce, riant aux éclats. Avouez que c'est amusant !...

M. Rambert n'avoua rien du tout, mais il fut convaincu que le soir, avant le dîner, Luce ferait ses excuses à Germain.

Celui-ci ne comptait point paraître, et préparait un mot pour s'excuser et prévenir qu'il restait à l'usine, lorsqu'un message de M. Rambert lui enjoignit de se trouver au salon à sept heures moins le quart. Il n'osa s'y refuser.

Lorsqu'il entra, fort ennuyé et embarrassé de son personnage, Luce était assise près de la cheminée où brûlait un des derniers feux de la saison. Les flammes capricieuses jetaient des reflets rougeâtres sur sa figure un peu pâle, et ses yeux brillaient comme des escarboucles. Elle en adoucit le regard à l'arrivée de Germain et un sourire, doux, ému, adorable, un sourire qui demandait grâce, se joua sur les lèvres de la magicienne.

Aymeric, assis à une table, lisait sans se douter de la scène qui se préparait ; M<sup>lle</sup> Philomène, mieux informée, tricotait. M. Rambert était debout le dos à la cheminée, près de sa fille, par conséquent :

Voyant Germain, il fit un pas vers lui.

— Or ça, venez, mon cher, dit-il, je vous avais promis une suite à notre conversation de tantôt et une explication. Elles vont vous être données, et comme l'insulte a été publique, les excuses doivent l'être aussi. Luce, demande pardon à M. Danglefer de la grotesque et inconvenante comédie que tu lui as jouée.

Elle se leva un peu rose, maintenant, un peu tremblante, mais toujours souriante et, dans son émoi, absolument charmante. Aymeric laissa tomber son livre et M<sup>lle</sup> de Sainte-Perelle tricota plus activement. Luce vint alors à Germain, resté debout au milieu du salon et tout à fait interdit.

— Monsieur Danglefer, lui dit-elle de sa voix d'or, je vous demande pardon. Je vous ai fait une plaisanterie... un peu déplacée ; elle tourne à ma confusion. Si vous jugez, comme je l'espère, que cela suffit pour m'en punir, excusez-moi !...

Et elle leva vers Germain ses grands yeux humides, à l'expression touchante desquels un saint n'eût pas résisté.

Lui y résista pourtant, et très froid, presque malveillant, comme s'il craignait quelque nouveau piège, il répondit :

— Je n'ai rien à vous pardonner, mademoiselle.

— Si, insista M. Rambert.

Et se tournant vers sa fille :

— Cela ne suffit pas, explique-toi.

Elle recula un peu, vint s'accouder sur le dos

d'un fauteuil haut, dans une pose infiniment gracieuse, et, de plus en plus humble et touchante, elle reprit lentement :

— Voilà ! Depuis ma rentrée dans le monde, en quittant mes couvents, au milieu de toutes les observations que j'ai pu faire, il en est une qui m'a frappée : le rôle prépondérant que l'argent jouait partout. A lui seul tout est permis, rien n'est refusé. Cette constatation s'est encore imposée plus tangible à moi ces derniers temps, à l'occasion des demandes en mariage dont j'ai été l'objet. Elles ont été nombreuses, je dois à la vérité d'en convenir, eh bien ! il n'en est pas une, à mon sens, pas une, qui n'ait été inspirée par ma fortune. J'en ai conclu que tous les hommes étaient vénals... Marraine et mon père m'affirmaient qu'il y en a d'autres, je ne les croyais pas, car ils ne pouvaient me citer personne. Un soir, pourtant, de cette discussion, mon père, défendant sa thèse, me lança votre nom, Monsieur Germain ; « Danglefer, tiens, en voilà un qui n'est pas à vendre ! » Pardonnez-moi d'en avoir douté !... Je me suis dit à moi-même : c'est ce que nous verrons ! et j'ai imaginé et joué... (elle eut une hésitation charmante) la comédie que vous savez... J'ai voulu vous tenter, vous n'avez pas succombé... Si vous l'aviez fait je vous eusse jeté, oh ! je n'aurais su me retenir ! mon mépris à la figure, mais vous avez été fort, noble, admirable ! ajouta-t-elle s'exaltant, et bien que tout ceci ne m'apporte en apparence qu'humiliation et tristesse, je ne puis le regretter, car vous m'avez appris qu'il existe au moins un homme désintéressé et vous m'avez rendu le grand service de me réconcilier avec vos semblables.

Elle s'arrêta un moment, saisie d'une émotion sincère qui l'avait rendue éloquente et même si touchante que chacun se taisait, un peu remué. Elle repartit alors plus calme, et avec un sourire provocant qui la ramenait à son ton habituel :

— Si à ce grand service, vous avez la générosité de joindre votre pardon, Monsieur Germain, je crois bien que, malgré tous mes efforts pour arriver à la contrition parfaite, je ne regretterai rien...

Germain l'avait écoutée toujours surpris, mais avec une nuance de satisfaction orgueilleuse au souvenir de la conduite qu'il avait tenue. Avait-il été bien inspiré de résister à cette ensorceleuse, de ne pas tomber dans le piège subtil que, du reste, il avait un instant soupçonné ? et disposé à l'indulgence par cette approbation intérieure de son amour-propre, comprenant, du reste, qu'une austère et tenace rancune le rendrait ridicule, il répondit enfin :

— Mademoiselle, je n'ai pas à vous pardonner d'avoir disposé de moi pour une expérience morale, c'était votre droit. Je suis heureux qu'elle ait servi à vous raccommoier avec mon sexe, que vous calomniez assurément. Car il est une chose que vous semblez oublier, c'est que la fortune n'est ni le seul ni le plus puissant attrait auquel,

près de vous, il faille résister quand on veut garder son indépendance; ceux qui vous recherchent l'ont sûrement expérimenté, et c'est pourquoi vous les comptez si nombreux.

— Ça! fit le baron ravi, c'est savoir se venger en galant homme... Allons, tout est fini, Luce est pardonnée et vous, mon cher Danglefer, vous me restez... N'en parlons donc plus, mais toi, fit-il, montrant à sa fille un doigt menaçant, ne recommence plus!

— Jamais, fit-elle gaiement.

Germain la regarda, en apparence joyeuse, à présent, elle si émue et si vibrante tout à l'heure et, à part lui, haussant les épaules à cette versatilité, il murmura ce seul mot, le plus propre, selon lui, à la définir avec bienveillance :

— Toquée!

Aymeric, radieux, s'était approché de Luce et, tout bas, avec sa familiarité habituelle, il lui dit :

— Quoi, c'était de la comédie et vous ne l'aimez pas?

— Vous en êtes encore à le comprendre, après cette explication? fit-elle la voix brève, maintenant, sous son trouble dominé.

— Je comprends, dit-il gaiement, que moi aussi j'ai été votre dupe, et qu'à moi aussi vous devez des excuses.

— Non, répliqua-t-elle, incisive, parce que l'épreuve dont vous avez eu votre part n'a pas personnellement tourné à votre avantage. Elle m'a révélé que vous étiez le garçon le plus envieux et le plus jaloux qui soit au monde.

Et elle s'éloigna avec son rire de crécelle, symptôme d'un état d'âme que, seule, M<sup>lle</sup> Philomène connaissait en elle, et savait deviner malgré les divers masques sous lesquels elle le cachait ordinairement.

Aussi, lorsque la soirée s'étant passée sans encombre, chacun fut monté chez soi, la vieille fille, à pas de loup, sortit de sa chambre et s'en fut dans celle de sa nièce.

Celle-ci avait renvoyé sa femme de chambre, elle était, du reste, déshabillée et enveloppée d'un large peignoir blanc, sur lequel ses cheveux dorés descendaient jusqu'aux genoux comme un manteau de reine. Écroulée sur un fauteuil, la tête entre ses mains appuyées sur le pied de son lit, elle sanglotait. À l'entrée de sa tante, elle leva la tête. M<sup>lle</sup> Philomène ne dit rien, ne la questionna point, elle savait maintenant comment il fallait en user avec la fantasque créature rendue farouche, un peu par sa jeunesse isolée... Elle l'embrassa donc seulement, au front, en silence.

Et la glace de son cœur fondue par cette caresse, Luce lui jetant les bras autour de la taille et s'abattant sur sa poitrine, murmura :

— Marraine! j'ai menti, c'était vrai et je l'adore!

— Pauvre petite! répondit seulement M<sup>lle</sup> Philomène sans gronder ni absoudre...

## XVII

L'attendrissement de Luce fut de courte durée. Par une des réactions bizarres en soi, mais familières à sa nature, où les instincts les plus opposés se combattaient sans cesse, la jeune fille, se refusant encore intérieurement à s'avouer vaincue dans son amour pour Germain, s'ingénia à trouver quelque moyen de le conquérir. Elle, à qui rien, dans la vie, n'avait jamais été refusé, ne pouvait s'habituer à la pensée qu'un de ses désirs, et le plus vif, ne s'accomplît pas.

Pourquoi, en fin de compte, Germain la repoussait-il? par respect d'une parole donnée et parce qu'il aimait ailleurs, si toutefois il aimait, car il était bien homme à faire un pur mariage de convenance et de raison. Il avait pu choisir Elise Brécharde parce que ses goûts étaient simples, son cœur libre et qu'il désirait se créer une famille. Pourtant, se disait encore M<sup>lle</sup> Rambert dans son impitoyable logique, il la connaissait, elle, Luce, avant Elise... Avant qu'il vît cette dernière, elle s'était efforcée de lui donner à entendre, aussi clairement que faire se pouvait, qu'il lui plaisait... Oui, mais il n'avait pas osé comprendre, peut-être, et puis elle était partie, quittant Braulx, il ne l'avait pas revue; tandis que, les nécessités de son service le rapprochant des Brécharde, il avait revu Elise. Le bruit des succès mondains, du grand train de vie de « la fille du patron » était sans doute parvenu jusqu'à lui; plus que jamais il s'était dit, probablement, qu'elle ne pouvait être pour lui, et un humble bonheur se trouvant là, à portée de sa main, il l'avait pris.

Tout n'était pas perdu! pensait, à ces réflexions, M<sup>lle</sup> Millions. Germain savait pertinemment désormais son dégoût pour les gens vénals, son dédain pour le veau d'or. C'étaient des prémisses posées, il avait dû en conclure qu'elle épouserait qui lui plairait, sans avoir égard à la fortune. Il savait aussi qu'elle admirait son caractère et il lui avait dit, oh! très clairement, qu'il la trouvait belle et séduisante. Elle se rappelait très bien ses paroles : « La fortune n'est ni le seul ni le plus puissant attrait auquel il faille résister auprès de vous. »

Il lui avait donc fallu « résister ». Il n'y avait alors qu'à vaincre cette résistance, et à faire en sorte qu'elle emportât avec elle le scrupule de manquer à un engagement devenu pesant.

Et Luce, se regardant dans la glace, jugeait que ce n'était point impossible. Puis, en plus de son sentiment, ce jeu : lutter avec une rivale, lui plaisait, répondait aux ardeurs de sa nature violente. Lutter et triompher, car la rivale n'était pas bien redoutable! Pauvre Elise! avec ses joues fraîches, mais un peu trop remplies, ses cheveux bruns d'une jolie nuance, mais dont une coiffure trop simple laissait deviner le peu d'épaisseur, ses yeux doux, modestes, mais trop souvent baissés, sa

juvénile maigreur, ses grandes mains plébéiennes. Et puis timide, d'une réserve extrême, sans élégance.

Comment pouvait-elle rivaliser avec la petite tête fine de Luce, écrasée de cheveux dorés, flous, mousseux, qui l'entouraient comme un nimbe, sa belle pâleur mate, son regard de velours et de flammes, les lignes harmonieuses de son corps de déesse, ses mains d'enfant, l'art souverain de ses toilettes et le charme de sa tournure !

En y réfléchissant, Luce jugeait bien que M<sup>lle</sup> Bréhard n'aurait pu soutenir la comparaison. Mais cette comparaison, comment la faire naître ? L'une à Paris, l'autre à Braulx, la distance en atténuait la puissance ; le souvenir de l'une ne la plaçait pas près de l'autre d'une façon suffisamment tangible pour entraîner, malgré soi, à des rapprochements... Retourner à Paris, Luce ne le voulait pas, elle ne voulait plus s'éloigner de Germain, jugeant que l'absence, une première fois, lui avait coûté assez cher, et tenant, au contraire, pour mieux s'imposer à lui, à le voir tous les jours, à toute heure. Alors, comment faire ?

Une idée diabolique lui vint.

Germain lui avait bien dit qu'il était engagé, mais sans préciser avec qui ; elle ne l'avait su que par Aymeric, et M. Danglefer ignorait qu'elle fût ainsi renseignée. Aymeric lui avait bien recommandé de garder, comme il le faisait lui-même, le secret de cette divulgation, et elle avait été fidèle à son désir. Nul ne savait donc autour d'elle le nom de la fiancée de Germain, et cela lui laissait toute liberté. Aussi, un matin, s'en vint-elle trouver son père.

Elle s'ennuyait à Braulx, ainsi, toute seule. De leurs habituelles relations, personne encore n'était revenu à la campagne. Dans ces conditions, la vie lui semblait mortelle en sa solitude.

Le baron écouta cette plainte avec une inquiétude et un mécontentement évidents et pensa, à part lui, qu'il avait bien prévu que Luce voudrait retourner à Paris. Cela le contrariait d'autant plus qu'un instant il avait espéré être dispensé de ce nouveau déplacement de tout son personnel et, d'un autre côté, refuser à sa fille ce qu'elle désirait, c'était peut-être s'exposer, dans le désœuvrement où la jetterait l'ennui, à de nouvelles difficultés. Avec une tête comme la sienne, il fallait s'attendre à tout. Et le baron se voyait déjà retournant à Paris refaire une installation complète, au lieu des allées et venues coutumières qu'il préférait, une fois la belle saison arrivée. Aussi, éprouva-t-il un soulagement qui le disposa à l'acquiescement aux projets de Luce, lorsque celle-ci, au lieu de lui demander ce qu'il

craignait, lui témoigna seulement le désir d'avoir, à Braulx, quelque amie qui viendrait la distraire.

— Qui ? questionna M. Rambert, qui ne voulait pas, en homme sage, s'engager à la légère, et priant peu certaines relations de sa fille, ne se souciait pas non plus de les rendre plus intimes. Qui, dit-il encore, pas M<sup>me</sup> Vermeille ?

— Oh ! je ne parle point de mes amies mondaines ! pas une ne voudrait quitter Paris en ce moment, mais j'en ai d'autres, plus modestes, parmi les familles de vos employés. Elise Bréhard, par exemple, elle est très gentille et je l'aime beaucoup. Je suis sûre que cela lui ferait grand plaisir de venir à la campagne, et je crois même que je l'y ai quelque peu invitée. Son père, pour lequel vous avez tant d'estime, vous saurait gré de cette politesse, et comme c'est l'homme le plus important de votre personnel, les autres ne pourraient être jaloux de la faveur faite à sa fille.

— Invite Elise Bréhard, si tu veux, répondit M. Rambert, trouvant assez bonnes toutes les raisons de Luce et trop heureux d'en être quitte à si bon marché pour les discuter.

— Il ne suffit pas que je le fasse, dit la jeune fille ; pour que l'invitation soit en règle, ait sa valeur réelle et chance d'être acceptée, il faudrait que vous envoyassiez vous-même ma lettre, en l'apostillant de quelques mots à M. Bréhard.

— Soit, justement Bréhard doit venir la semaine prochaine pour affaires, je lui proposerai d'amener sa fille, que je lui reconduirai à l'occasion.

— Oh ! pas de sitôt ! je compte l'engager pour un mois.

— Tu es libre.

Et Luce, folle de joie d'avoir réussi, sortit du cabinet de son père en chantant.

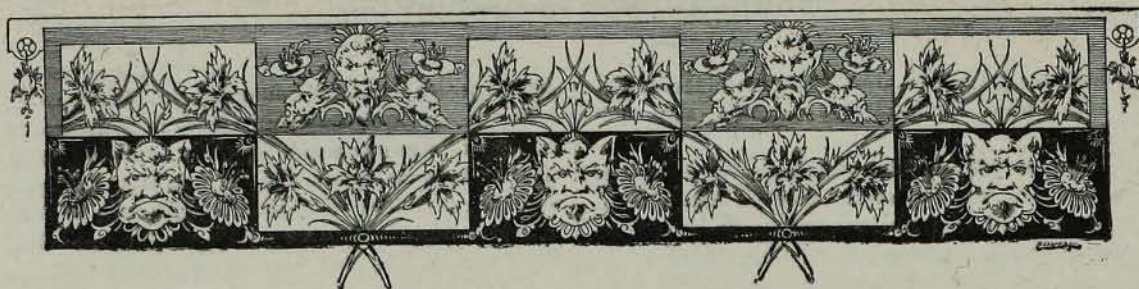
Huit jours plus tard, Elise Bréhard arrivait avec son père, naïvement heureuse de retrouver son fiancé et confiante en la flatteuse amitié que Luce lui témoignait.

D'abord, à la réception de l'invitation, on avait un peu hésité à l'accepter. M<sup>me</sup> Bréhard, ne voyant pas volontiers une intimité entre sa fille et M<sup>lle</sup> Rambert, dont le genre ne lui plaisait guère, avait fait quelques objections. Mais son mari lui avait expliqué qu'on ne pouvait refuser Elise à M. Rambert qui la demandait lui-même. Et Elise, plus disposée d'ordinaire à se ranger de l'avis de sa mère, lui avait été, cette fois, contraire, dans la seule perspective de revoir fréquemment son fiancé qu'elle aimait d'un vif et chaste amour.

MARY FLORAN.

(La suite au prochain numéro.)





## CAUSERIE DE QUINZAINÉ



Je ne me doutais pas, le mois dernier, en vous parlant de l'alliance franco-russe comme on parle des vieilles lunes et des modes surannées, que le sujet allait redevenir d'une brûlante actualité, quinze jours plus tard. Un journaliste vous dirait à ce sujet : « Comme je vous le laissais prévoir dans mon dernier article, l'empereur de Russie, pour cimenter l'alliance de son pays et du nôtre ». Ou bien : « Je vous ferai remarquer en passant que *Le Journal des Demoiselles* a été le premier à parler de l'échange des télégrammes qui ont eu lieu dans le courant de juillet entre la cour de Russie et le gouvernement français, au sujet du prochain voyage de Nicolas II »... Mais, je ne suis pas journaliste ! je suis seulement votre amie, c'est-à-dire celle qui aime bavarder avec vous un peu *ab hoc* et *ab hac*, et dans ces conversations à bâtons rompus, nous avons rencontré l'à-propos : *All right !*

Donc, Sa Majesté l'empereur de toutes les Russies, et la tsarine vont venir passer en revue notre marine et notre armée de terre, et si j'avais la prétention de m'être doutée de ce voyage, je n'émettrais certes pas celle d'avoir prévu le lieu de leur repos sur notre terre de France, bien que je vous en aie parlé longuement, il y a deux ou trois ans. Vous rappelez-vous notre promenade au château de Compiègne dont nous avons étudié ensemble la nullité architecturale, les souvenirs historiques, si variés et si palpitants ; la forêt riante et magnifique avec ses vieilles futaies, ses étangs mystérieux où l'écho des fanfares impériales semblent sonner encore l'éternel hallali ? Eh bien, c'est Compiègne ressuscité pour une heure qui va ravoier une cour, un souverain, une charmante impératrice, des gardes fidèles, des officiers galants, des chevaux, des voitures, du bruit joyeux, une

bousculade élégante. Et les bons habitants de la vieille cité, loin de marchander les réverbères comme au temps de Louis XVI, s'appêtent à jeter l'or par les fenêtres, sachant bien qu'il leur reviendra en double par la porte et par le toit.

Il faut voir les larges bouches ouvertes dans un bon rire de tous ces bourgeois vous parlant des fêtes probables, des dépenses certaines, des embellissements désirables ; je suis leur voisine en ce moment et je jouis de leur enthousiasme : c'est si bon de voir des gens heureux !

Oui, j'ai quitté Paris, et bien d'autres en faisaient autant, car les gares étaient bondées de citadins fuyant la canicule de la place de la Concorde, de la rue Royale, de la rue de Rennes, qui sont des canicules particulièrement étouffantes. Quand on voit partir tant de gens, tant de chiens, tant de bicyclettes, on se demande comment il en reste dans la grande ville, et la stupeur est grande si l'on revient sur ses pas de trouver rues, boulevards, hôtels aussi remplis, aussi remuants que jamais. Cela tient, j'imagine à ce que la province qui se rend aux plages traverse journellement Paris, s'y arrête pour acheter des costumes de bain ou des gants, faire provision de poudre de riz ; et que cette foule de passage se répand avec une telle mobilité dans toutes les voies extérieures qu'elle foisonne plus que le triple de son poids parisien.

Par exemple, un usage qui tend à se répandre de plus en plus, c'est celui de l'émigration des marchands en boutique qui s'en vont de juin en octobre de la capitale aux stations estivales les plus élégantes. L'autre matin, suivant la rue de Provence pour aller à la place de l'Opéra, j'ai constaté que, sur trente magasins, il y en avait vingt de fermés, et sur les volets de fer une petite pancarte indiquait le lieu d'émigration : Vichy, Clermont, Trouville, etc. Ceci est bien moderne et bien pratique. Où est le temps où les boutiquiers de la rue du Sentier, de la rue Saint-André et autres, moisissaient sur leurs marchandises, été comme hiver, aunant derrière les petits carreaux verts qui envoyaient un jour insuffisant et un air

empoisonné à ces prisonniers volontaires qui eussent trouvé trop coûteux un voyage en Seine-et-Oise. Oh Balzac, le peintre de ces mœurs perdues dans le flot moderne, allez-vous vieillir du fait de ce changement radical !

Pourtant, comme il n'y a rien d'absolument neuf dans ce monde, nous retrouvons en remontant deux ou trois siècles des vestiges de cet usage marchand ; mais à cette époque, ce n'était pas pour aller prendre les eaux, pour jouer du casino, pour avoir des toilettes de grandes dames, que les jolies marchandes se dérangeaient. Elles allaient aux foires, pour leurs affaires, pour activer leur commerce, pour amasser la dot de leurs enfants. On se préparait longtemps à l'avance ; des mules ou des voitures primitives emportaient la pacotille de bijoux, de draps, de toiles ; les rubans, les dentelles ; toutes choses précieuses qui couraient de grands dangers par les chemins : fondrières, voleurs, routes encaissées, forêts obscures, que d'obstacles, que de craintes ! On se réunissait par groupes, les hommes armés, les femmes assises sur quelques haquenées paisibles, occupant le centre de la petite colonne, avec les objets de prix. On avait grande peur, et on s'amusa aussi, car enfin, c'est bon, lorsqu'on est jeune de courir un peu les aventures, d'avoir des craintes pour être rassuré ; quelques douces œillades s'échangeaient pendant la route, et si d'aventure on faisait quelque dangereuse rencontre, c'était pour la vie un sujet d'histoires palpitantes à raconter au coin du foyer. Ces voyages de quelques lieues prenaient huit ou quinze jours, dont plus de la moitié consacrée à parcourir un chemin, qu'avec nos bicyclettes, nous franchissons entre notre déjeuner et notre dîner. Mais la bécane eût-elle été inventée à cette époque, on n'eût pu s'en servir. Allez donc exposer un pneu délicat aux routes royales, aux chemins provinciaux d'alors ! Il n'y a qu'à les voir, les pauvrettes danser sur les chaussées picardes, à l'heure actuelle, pour se convaincre que les pavés, les ornières, les descentes vertigineuses et les rudes montées ne sont point faites pour elles.

Aussi hier, pour descendre jusqu'à l'Oise qui coule en ce pays, dans un paysage riant, entre des rives tantôt ombreuses, tantôt nues et vertes comme l'émeraude, avions-nous eu recours aux anciens moyens de transport ; voitures légères avec des chevaux ; ni pétrole, ni électricité ! Il était sept heures ; nous allions jeter l'épervier, pour rapporter une friture au château ; c'était jour mai-  
gre et notre charmante hôtesse nous affirmait que

notre déjeuner était en question : pas de poisson, pas de déjeuner. Nous n'en étions pas absolument persuadés ; mais l'air vif du matin, la gaieté du départ, les jolis horizons pâles sous une brume légère, tout était pour stimuler notre zèle. Et nous voilà partis.

Je pense que vous connaissez la pêche à l'épervier, ses émotions, ses surprises, ses déconvenues. On amorce le long de la rive cinq ou six ou dix endroits choisis, puis, son filet sur l'épaule, le pêcheur le lance en le déroulant. Quand il le retire, il est comme brodé de paillettes d'argent qui scintillent au soleil : ce sont les pauvres petites ablettes, les goujons, les perches, les roches qui s'agitent et cherchent à s'échapper des mailles traîtresses. On les prend, on les compte ; on pousse des petits cris de frayeur, de dégoût ; on s'exclame à la vue d'un gros brochet qui a donné dans le piège... et la rivière coule à nos pieds, les grands arbres bruissent sur nos têtes nous enveloppant de leur ombre, et le soleil qui monte boit goutte à goutte la rosée de la prairie. Des abeilles bourdonnent ; plus loin les sonnaillles d'un troupeau de vaches tintent en cadence ; voilà les paisibles bêtes qui débouchent par un sentier ; elles viennent boire, plongent leur mufle dans l'eau en soufflant d'aise, puis relèvent la tête, et de leurs naseaux coule un mince filet de cette eau délicieuse. Elles ont l'air inquiet, qu'y a-t-il donc ? Quatre beaux cuirassiers viennent d'apparaître sur la rive, ils cherchent le gué et traversent la rivière ; les chevaux hennissent au contact de cette fraîcheur qui leur caresse les jambes ; ils lèvent bien fort leurs sabots, pour mieux s'éclabousser ; et pendant cette manœuvre, les ablettes, les goujons et les tanches restés sur l'herbe, tantôt sur le flanc droit, tantôt sur le flanc gauche, regagnent leur élément ; personne ne s'occupe d'eux ; pensez donc ! l'armée française passe, et nous avons l'inévitable appareil de photographies ! Vite un instantané, deux poses, — ça y est ! Demain, en développant les plaques, trouvera-t-on l'image des héros ou celle des ruminants ?

Mais le soleil tourne, l'ombre fuit ; une chaleur torride monte de la terre ; notre pêche est superbe, remontons vers des régions plus aérées. Si j'avais eu plus de place, je vous aurais conté la suite, et comment les petits poissons devinrent sous la baguette de notre jeune fée protectrice un magnifique turbot — la place me manque.

C. DE LAMIRAUDIE.





## DEVINETTES

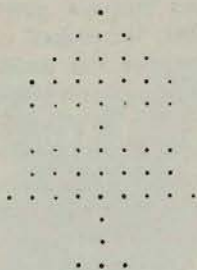
### Charade

A mon *premier* sans que je le désigne,  
J'unis un point et vous le connaissez.  
Et mon *second* de la joie est le signe;  
Conservez-le toujours, et c'est assez.

De mon *entier*, ravissante déesse,  
Je vois l'écharpe illuminer le ciel :  
C'est ton portrait, gracieuse jeunesse !  
Ta déité, ton drapeau, ton autel.

(Brin de genêt.)

### Mots en if



*Verticalement, au centre* : Dynastie de la Lombardie.

*Horizontalement* : Dans le chas d'une aiguille. — Augmente tous les jours. — Dépouvu d'intelligence. — Couche de litière. — A battu Brutus et Cassius. — Au milieu d'une polka. — Vieux morceau d'étoffe. — Celle qui a obtenu le prix de vertu. — Ce que chacune de nous doit être. — Dans la grammaire. — A la fin de l'automne. — Roi de Juda.

(M. Aryre et J. Rophlé.)

### Proverbe

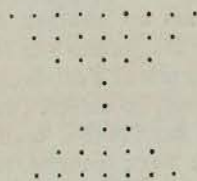
Avec les initiales des synonymes des mots suivants, former un proverbe de cinq mots :

Parfum. — Soutenir. — Nature. — Instant. — Sujet. — Inusité. — Quit-  
tance. — Charge. — Prisonnier. — Contraire. — Monde. — Supprimer. —  
Labeur. — Règne. — Fardeau. — Vieux. — Motif. — Pâtre. — Engoué. —  
Obscur. — Nœud. — Senteur. — Incurie. — Enter. — Politesse. — Modèle.  
— Cime.

(Toujours gaie, à Bolbec.)



### Mots en sablier



*Verticalement, au milieu* : Ville du Chili.

*Horizontalement* : Auteur dramatique du XVII<sup>e</sup> siècle. — Petite carafe. — Bateau léger. — Dans tout. — Voyelle. — Pour passer la rivière. — Places choisies pour les spectateurs d'un théâtre. — Gâteau un peu lourd.

(Jane et Janie.)

### EXPLICATION DES DEVINETTES D'AOUT

*Vers à terminer* : Molles. — Épineux. — Lumineux.

Citholes.

Auréoles. — Curieux. — Mystérieux. — Corolles.

Fines. — Aubépines. — Encensoirs.

Neige. — Soirs. — Cortège.

*Mots en ancre* :

I G N  
O P E  
T H E  
M I S  
P O D  
R A R I S T I O F  
P A R I E T A D O R N E  
D U C A T  
A L E  
E

*Mots Janus* : Sille. — Ellis.

*Mots en échelle* :

L A L L A H  
M A  
O I S O N  
R I V I Ç A  
C I B S E N  
E R E S T E  
E R

*Mots en losange* :

S  
P I S  
B E M O L  
P E T U N I A  
S I M U L A C R E  
S O N A T E S  
L I C E S  
A R S  
E

Bureau du Journal : 14, rue Drouot. — Le Directeur-Gérant : F. THIÉRY.

Paris. — Imp. de l'Art, E. Moreau et G<sup>e</sup>, 41, rue de la Victoire.